

Quand les morts ont raison.

Article de Michel de Ghelderode paru dans le *Journal de Bruges*, 25 décembre 1948 à l'occasion du 50ème anniversaire de la disparition de Georges Rodenbach.

S'il est très difficile aux vivants d'obtenir raison, tout devient facile et simple dès l'instant que l'on meurt. Les poètes surtout n'obtiennent droit de survie en leur patrie qu'après une sévère quarantaine au large de l'Eternité — le temps aux officiels de vérifier si la succession spirituelle se révèle bénéficiaire ; le temps surtout de permettre à ses ennemis et concurrents de mourir à leur tour et aux préjugés défavorables qu'il a pu susciter de s'éteindre. Ce qui a fait écrire à je ne sais quel amer moraliste qu'il fallait être mort pour avoir raison, en Belgique plus qu'ailleurs. En allait-il jamais autrement, depuis qu'il existe des poètes immortels qui meurent et d'officiels gendelettres dont le talent consiste à magnifier celui des autres, le pied sur un cercueil s'entend. Mais enfin, tout finit bien, ordinairement, et le doux Georges Rodenbach peut être satisfait du comportement de ses confrères, à l'occasion du cinquantenaire de sa fin prématurée — car s'il vécut assez pour recueillir le succès, voire le très grand succès que Paris seul confère, il disparut trop tôt que pour connaître la gloire qu'il aimait. Ce délicat avait saisi la nuance, sachant que le succès est le salaire des historiens et communs troubades, quand la gloire revient aux héros, aux martyrs, à ceux qui vouent leur vie à un idéal. Cette gloire lui semble désormais acquise, qu'il a méritée — mais non par la vogue de « Bruges-la-Morte », ni la représentation du « Voile » ni par ses brillantes chroniques, ni par ses succès parisiens. Georges Rodenbach survit parce qu'il a chanté la terre natale, avec tendresses, avec émoi, si justement que ses poèmes sont toujours entendus et que le Temps, améliorant ce qu'il ne tue pas, nous les restitue intacts, comme si l'encre sur la page n'était pas encore séchée. Toutes les cérémonies votives en l'honneur du Poète de Bruges furent parfaites, intimes comme il convenait, et durent consoler bien des écrivains vieux et jeunes qui eurent ainsi l'idée du sort qu'on leur réservera, à titre posthume, s'ils ont quelque génie. Sans doute vaudrait-il mieux qu'on célébrât des poètes vivants. Mais c'est que cela fait tant de peine aux autres, ceux qu'on prie d'applaudir, et d'exprimer leur confraternelle solidarité au héros ainsi magnifié. Décidément, non, il faut préalablement mourir, traverser le désert de l'oubli, arriver aux rives lointaines — même avec un unique poème, un seul vers — mais y aborder. En attendant, il n'y a qu'à ciseler, parfaire, dans une solitude aride où l'âme — comme celle du poète Rembrandt que Rodenbach décrit déperissant dans sa ville de province, en un petit roman amer — se mourra de mort lente. C'est le parti des faibles, des doux, des résignés. Pourtant une leçon demeure de ces manifestations plus ou moins expiatoires. Prenez le train, installez-vous à Paris, et jetez-vous dans la bagarre. Comme fit Georges Rodenbach, précisément!

Un risque à courir, tout métier comportant ses dangers. Mais au moins, les poètes auront vite la preuve de leur valeur. Et s'ils reviennent malmenés, mieux vaut perdre du sang et panser ses plaies et bosses que de trépasser par asphyxie à longueur d'existence dans une administration, avec le sentiment d'une vie ratée, d'un sacrifice sans lendemain. Car la Belgique n'a guère changé — pour les littérateurs du moins — depuis que l'élégant et souple auteur de « La Jeunesse Blanche » et de « L'Hiver mondain », vers les années 80, partait à la conquête de Paris, capitale de l'Intelligence. Lui reprocha-t-on jamais d'être Belge ; lui demandait-on d'où il venait, à cet artiste accompli qui appartenait d'emblée aux Lettres françaises et leur appartient mieux que jamais ? Non, ni à lui, ni à Verhaeren, ni à Maeterlinck, ni aux autres qui n'avaient qu'à faire la preuve de leur talent ou de leur génie. Cet exil n'empêche pas la fidélité au sol natal, cette prise de position n'implique en rien qu'il faille renoncer à ses thèmes d'inspiration favoris. Rodenbach a-t-il cessé d'exalter cette Flandre qui a fait sa gloire après qu'il eût célébré la sienne ? Et Verhaeren, Maeterlinck furent-ils et sont-ils toujours autre chose que des Flamands ? Poètes, n'attendez pas d'être morts pour avoir raison. Et souvenez-vous de la dure parole de Léon Bloy, affirmant sans douceur que la Belgique est le premier pays à s'occuper de ses grands hommes, lorsqu'ils sont crevés et que leur carcasse n'a plus besoin de personne...